

De belles notes... Panorama de la vie musicale

Irène Brisson

Numéro hors-série, 1993

« Foi et culture feray valoir » : le petit séminaire de Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8471ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

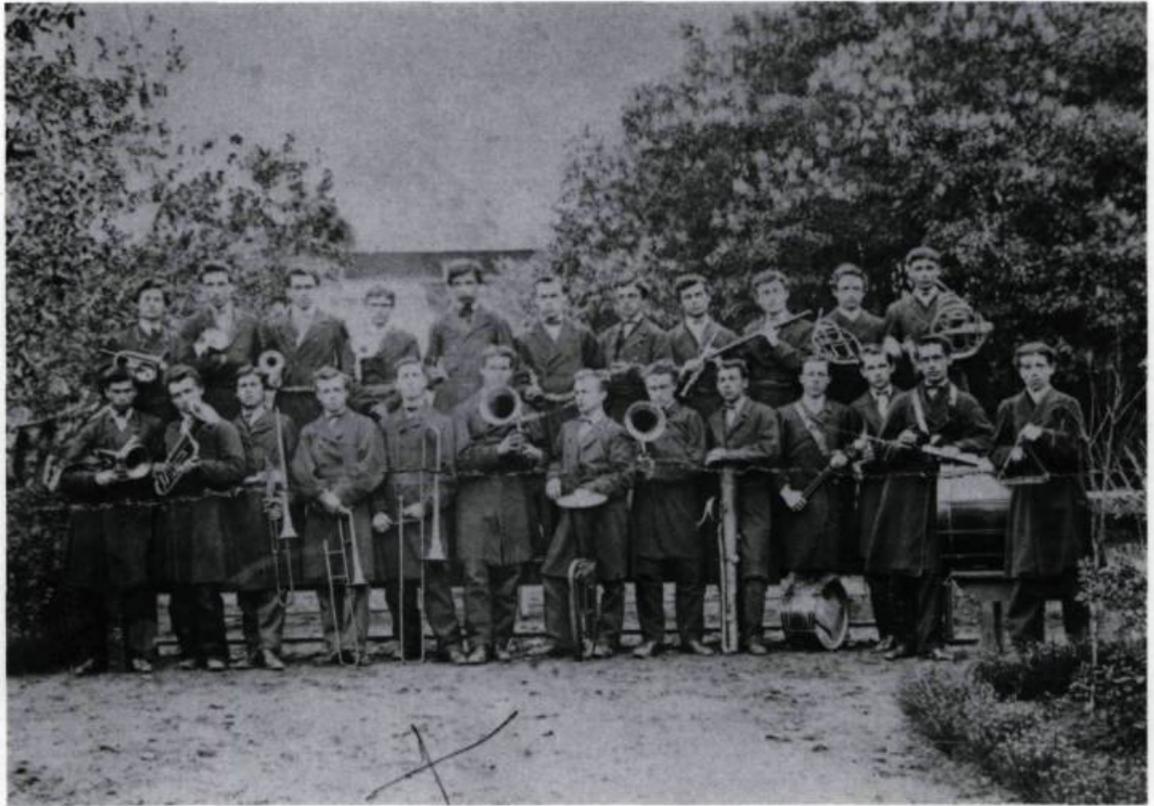
0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brisson, I. (1993). De belles notes... Panorama de la vie musicale.
Cap-aux-Diamants, 42–46.



DE BELLES NOTES...

PANORAMA DE LA VIE MUSICALE

Sacrée ou profane, la musique a tenu une place importante dans la vie du Petit Séminaire. Pour le plaisir de la plupart, semble-t-il, même si certains appréciaient moins que d'autres le «bruit cadencé des fanfarons».

par Irène Brisson

L'HISTOIRE DE LA MUSIQUE AU PETIT SÉMINAIRE est complexe mais passionnante, car son évolution est intimement liée aux grands courants qui ont façonné, au fil des siècles, la vie musicale de Québec.

Les origines

Si le Petit Séminaire est officiellement fondé en 1668, c'est en 1635 que les jésuites posent les

jalons d'une école destinée aux Français de la colonie et d'un «séminaire» pour christianiser les Hurons, les Algonquins et les Montagnais.

Conscients de l'intérêt que suscitent auprès de leurs «sauvages» les hymnes qui accompagnent messes et processions, les jésuites de la Nouvelle-France voient dans la musique sacrée un excellent outil de conversion. Dès 1633, le père Paul Le Jeune compose donc des cantiques à leur intention et se réjouit de la facilité avec laquelle les enfants les retiennent: *C'est un plaisir de les entendre chanter dans les bois ce qu'ils ont appris.* (*Relations des Jésuites*, 1633, p. 23).

Parallèlement à leur zèle missionnaire, les jésuites ont la responsabilité des enfants de la colonie qui, *sans cela*, écrit le père Jérôme Lalemant (*Relations*, 1650), *deviendroient sauvages et auroient moins d'instruction que les sauvages mesmes.* D'où la nécessité d'un collège.

Le corps de musique du Petit Séminaire de Québec en 1866-1867. (Archives du Séminaire de Québec).

Fidèles à l'esprit d'Ignace de Loyola, fondateur de leur ordre, les pères abordent l'enseignement de la musique avec circonspection, se contentant d'essayer d'inculquer à leurs élèves les rudiments de plain-chant leur permettant de prier convenablement. À la lueur de leurs écrits (*Relations et Journal*), on apprend qu'en mai 1646, pour la première fois, lors de la fête du Saint-Sacrement, *on tascha de faire chanter à deux enfans quelques articles des litanies du nom de Jesus, 5 ou 6; mais il fallut que M. le Prieur les aidast.*

En 1650, les jésuites reconstruisent leur propriété, détruite dix ans plus tôt lors d'un incendie. À cette occasion, [...] *on a commencé un Séminaire, où les enfans sont en pension sous un honneste homme [...] où ils apprennent à lire et à écrire et où on leur enseigne le plainchant, avec la crainte de Dieu.* (*Relations*, p. 174).

L'honneste homme en question est le chantre séculier Martin Boutet (v. 1616 – v. 1686), mathématicien, arpenteur, pilote et violoniste à ses heures. Grâce à lui, les jésuites pourront bientôt compter sur huit enfants de chœur, qui se joindront aux prêtres, aux ursulines et aux quelques instrumentistes de fortune que compte Québec, pour chanter la gloire de Dieu.

Parmi ces petits chanteurs, dont certains sont nourris en 1659 *aux despens de la paroisse*, figurent Germain Morin et Charles-Amador Martin (1648-1711), auteur probable de la *Prose de la sainte Famille*. Ils appartiennent à la génération des premiers prêtres formés au Canada.

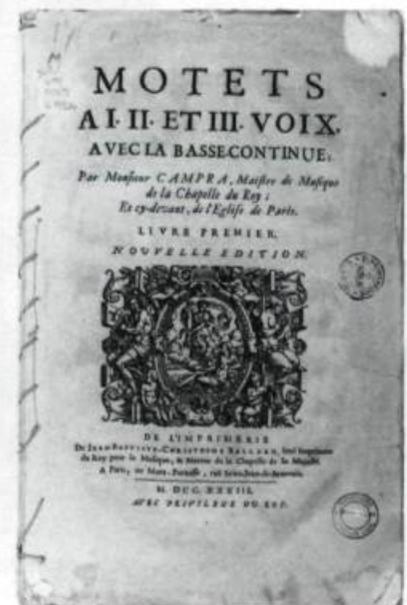
De 1668 à 1758

Greffé en 1668 au Séminaire de M^{re} François de Laval, le «Petit Séminaire d'enfants», destiné d'abord à franciser les Amérindiens, devra rapidement changer de vocation, faute de recrues persévérantes. N'y seront accueillis désormais que des jeunes Français susceptibles d'entrer en religion ou d'accéder à une profession libérale. Acceptés au Petit Séminaire dès l'âge de dix ans, ces garçons seront instruits au Collège des jésuites et auront chaque jour des leçons de plain-chant.

Divers documents du début du XVIII^e siècle laissent entendre que «Messieurs du Séminaire» confieront au chapitre de la cathédrale le soin de *former les jeunes gens et ecclésiastiques dans notre église et pour le chant et pour les cérémonies sans qu'il leur en ait jamais coûté un sol [...] Ils n'ont même pas fourni les livres de chant pour faire chanter et apprendre les séminaristes.* En retour, Notre-Dame-de-Québec pourra compter sur quatre chantres rétribués et sur six enfants de chœur *bien réglez*, venant du Petit Séminaire. Quelques noms nous sont parvenus:



Louis Jolliet (1645-1700), formé au Petit Séminaire de Québec ainsi qu'en France, aura un bagage musical suffisant pour pouvoir toucher l'orgue de Notre-Dame-de-Québec entre ses diverses explorations du continent et même montrer à en jouer à plusieurs personnes de son «alma mater». Sculpture de Marc-Aurèle de Foy Suzor-Côté, façade de l'hôtel du Parlement, 1928. (Archives de «Cap-aux-Diamants»).



ceux des chantres François Guillory, Henri-Marie Lataille, Jean-Baptiste Maurisseau (1737) et des enfants Jacques Carot, Antoine Moraud (1745). La plupart seront ordonnés prêtres et pourront assurer la relève sur le plan musical.

Cette situation durera jusqu'en 1758, année où *tous les élèves sortent de la maison à cause de la guerre*, note M^{re} Amédée Gosselin dans ses *Documents pour l'histoire du Séminaire*.

L'apparition, ou du moins la confirmation qu'il y a des orgues chez les jésuites en 1661 et à la cathédrale en 1664, permettra aux plus doués de s'initier au clavier. Formé au Séminaire de Québec, peut-être par les soins de Martin Boutet, ainsi qu'en France, Louis Jolliet (1645-1700) aura un bagage musical suffisant pour pouvoir, entre

Au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, les élèves du Petit Séminaire de Québec apprennent les rudiments de la musique et du chant au collège des jésuites et auprès du chapitre de la cathédrale. Cet «Antiphonarium» de 1670 et ces «Motets à I, II et III voix... de Monsieur Cambra» de 1733 ont sans doute été utilisés par les étudiants de l'époque. (Archives et livres rares, Bibliothèque de l'Université Laval).



Antoine Dessane naît en France en 1826 et fait ses études musicales au Conservatoire de Paris. (Collection initiale. Archives nationales du Québec à Québec).



«La société Orphéonique du Petit Séminaire en 1878». Fondé semble-t-il par Dessane vers 1859 et pris en main par l'abbé Joseph-Clovis K. Laflamme en 1895 et l'abbé Paradis par la suite, ce chœur «a cappella» se maintiendra jusqu'en 1931. (Archives du Séminaire de Québec).

ses diverses explorations du Mississipi, toucher l'orgue de la cathédrale de Québec et même montrer à en jouer à plusieurs personnes du Séminaire. Ses successeurs, dont un Basque du nom de Jean Michelance (étudiant en logique, mort en 1715 à l'âge de 21 ans) seront probablement visés par M^{re} de Saint-Vallier lorsqu'en 1712, il constatera sans enthousiasme que les enfants du Petit Séminaire sont élevés pour être menuisiers, sculpteurs, joueurs d'orgue, etc., mais non pour étudier.

Les archives du Séminaire et de l'Université Laval possèdent des partitions importées de France, qui donnent une idée du répertoire sacré chanté à Québec sous le Régime français: aux recueils de plain-chant, de cantiques de dévotion et de messes polyphoniques du XVII^e siècle s'ajoutent des motets plus modernes pour solistes et ins-

truments d'André Campra, de Nicolas Bernier et de Jean-Baptiste Morin, tous appréciés des jésuites de Paris. Rien ne prouve cependant que ces œuvres aient été confiées aux pensionnaires du Petit Séminaire, limités semble-t-il à l'apprentissage du plain-chant et, selon le cas, de l'orgue.

Changement de régime

La disparition du Collège des jésuites, au lendemain de la Conquête, confrontera le Petit Séminaire, qui rouvrira ses portes en 1765, avec la nécessité de se rendre accessible aux Canadiens restés fidèles à leurs racines. Les prêtres du Séminaire continueront d'enseigner aux garçons les diverses matières au programme, ainsi que le plain-chant et les cérémonies, selon la tradition.

Peu à peu, on note cependant quelques assouplissements dans le régime musical des écoliers du Petit Séminaire. En 1770, ils iront chanter au Château Saint-Louis, en l'honneur du gouverneur Guy Carleton — qui se montre bienveillant envers l'institution — une ode au titre évocateur: *La Discorde éteint son flambeau*.

De même, la musique semble devenir un délassément lors des vacances que les séminaristes, petits et grands, passent à leur résidence de la Canardière (l'actuel domaine de Maizerets). Un des fleurons des archives du Séminaire, les *Principes de la flûte traversière* de Jacques Hotte-terre, un important volume importé sans doute sous le Régime français, est donné en 1793 par un prêtre du Séminaire — identifié par la musicologue Élisabeth Gallat-Morin comme étant Charles Berthelot — pour rester à la Canardière. Ce traité dans lequel ont été recopiées diverses méthodes instrumentales comprend aussi des chansons, des canons, et même une variante de la révolutionnaire *Carmagnole!*

Le renouveau du XIX^e siècle

Parmi les militaires anglais, allemands ou américains qui affluent à Québec durant toute la fin du XVIII^e siècle, se trouvent des musiciens, qui alimentent les «bandes» paradant fièrement dans les rues de la ville et se mêlent aux concerts. Ils seront les déclencheurs de l'essor musical sans précédent que connaîtra bientôt la ville.

Cette effervescence artistique aura des répercussions sur les élèves du Petit Séminaire: en 1833 leurs oreilles seront, nous apprend *L'Abeille* (6 avril 1859), délicieusement frappées par les sons mélodieux de la bande militaire d'un régiment écossais que dirige l'Allemand Adam Schott (1794-1864), fils du célèbre éditeur de Mayence. Devant tant d'enthousiasme, le Séminaire accepte d'acheter des instruments et engage dès 1834 Adam Schott pour donner des cours de

musique instrumentale puis vocale aux pensionnaires. Ainsi naît l'ensemble qui, au gré de ses chefs, sera tour à tour un orchestre, une fanfare ou une harmonie. En 1869, il le placera sous la bannière de sainte Cécile, patronne des musiciens.

En quelques années, la musique s'installe pour de bon au Petit Séminaire: dès 1835, les élèves de M. Schott se font entendre en concert et interprètent entre autres une messe avec chœur et orchestre, événement sans précédent dans les annales de l'institution. Le chant et les cours d'instruments ont tant de succès qu'en 1848-1849, quatre professeurs sont engagés. Une cinquantaine d'années plus tard, il y en aura jusqu'à six, recrutés parmi les musiciens les plus en vue à Québec.

Quelques noms

Après les artisans de la première moitié du XIX^e siècle, Adam Schott et son beau-frère James Ziegler, Charles Sauvageau et Théodore Molt, tous deux auteurs de méthodes de musique, voici James Ross qui renonce à la carrière militaire pour se consacrer à ses élèves; l'abbé Charles-Honoré Laverdière (1826-1873), un ancien de l'institution, historien réputé, qui compose des recueils de cantiques et de chansons et le Français Antoine Dessane (1826-1873), un des piliers de la vie musicale de Québec, qui enseignera au Petit Séminaire de 1849 à 1852 et de 1859 à 1865 et composera à cette époque bon nombre d'œuvres sacrées.

D'autres musiciens respectés s'ajoutent bientôt: Célestin Lavigueur, Ernest Gagnon, organiste de la basilique, et Joseph Vézina, formé au Petit Séminaire. Un des fondateurs de l'orchestre symphonique de Québec, Vézina sera à la tête de la Société Sainte-Cécile de 1884 à sa mort (1924), contribuant à rehausser la qualité de son répertoire. La fin du siècle voit arriver le violoniste Joseph-Alexandre Gilbert, l'organiste Gustave Gagnon et les abbés Joseph-Clovis K. Laflamme, Charles-Edmond Paradis et Chrysologue Desrochers, tous trois initiés à la musique lors de leurs études au Petit Séminaire.

Quelques ensembles

Les règlements de l'institution sont clairs: *Tous les élèves pensionnaires reçoivent trois leçons de musique vocale par semaine de M.T.F. Molt, organiste de la cathédrale, est-il stipulé en 1848.* C'est que le Petit Séminaire reste fidèle au chant grégorien: ses écoliers participent aux messes célébrées dans leur chapelle et à celles de la cathédrale, dans le «chœur de l'orgue», sans oublier les processions solennelles dans les rues du Vieux-Québec et les pèlerinages à Sainte-Anne.



Joseph Vézina, fondateur de l'Orchestre symphonique de Québec, sera à la tête de la Société Sainte-Cécile de 1884 à sa mort en 1924. Sur cette photographie de 1916, Vézina apparaît entre l'abbé Alfred Paré, à gauche, et l'abbé Turmel, à droite. (Collection Yves Beauregard).



Le célèbre violoniste Arthur LeBlanc étudie au Petit Séminaire de Québec de 1914 à 1923. En 1945, il est la vedette d'un concert donné à la Salle des promotions en l'honneur de l'abbé Chrysologue Desrochers. (Archives de «Cap-aux-Diamants»).

Selon les qualifications des professeurs, on enseignera également le violon, le piano, l'orgue. On relèvera ainsi, parmi les jeunes organistes des années 1860, l'élève Louis-Nazaire Bégin...

Les cuivres et les bois sont naturellement à l'honneur, pour alimenter la Société Sainte-Cécile. Gare aux oreilles sensibles, si l'on en juge par ce commentaire de Joseph-Edmond Roy, pensionnaire entre 1867 et 1877: *La musique instrumentale, placée aux heures de récréation, est cultivée avec peut-être trop d'ardeur. C'est à dire que le Canadien, comme ses pères les Français, aime le bruit, surtout le bruit cadencé [...]*.



L'Orchestre d'harmonie senior, en voyage en France, pose devant la grille du château de Versailles. («L'Abeille», vol. 39, n° 2, automne-hiver 1993).

Riche d'une vingtaine ou d'une quarantaine d'instrumentistes, selon les années, la Société Sainte-Cécile, qui recrute ses membres avec soin et qui pratique chaque jour, sera de toutes les fêtes du Séminaire, se joignant aux activités des nombreuses sociétés littéraires que compte l'institution. Grâce à l'énergie de ceux qui la composent, elle devient, au dire du chanoine Émile Jobidon, admis au Petit Séminaire en 1912, *la deuxième meilleure fanfare à Québec après celle du 5^e régiment d'artillerie (Cap-aux-Diamants, printemps 1988, p. 26)*. Elle prêtera également son concours aux messes et aux cérémonies d'envergure, aux côtés de la chorale.

À ces deux grands ensembles s'ajoute une société orphéonique qui se consacrera principalement au chant profane. Fondé semble-t-il par Dessane vers 1859 et pris en main par l'abbé Joseph-Clovis K. Laflamme et l'abbé Charles-Edward Paradis, ce chœur *a cappella* se maintiendra jusqu'en 1931. Au fil des années, d'autres formations vocales ou instrumentales plus ou moins éphémères témoigneront de la popularité de la musique au Petit Séminaire.

Déclin et second souffle

Le début du siècle viendra quelque peu bouleverser les habitudes musicales des étudiants du Petit Séminaire: en contrôlant la musique sacrée,

le *Motu proprio* de 1903 refroidira considérablement les ardeurs de ceux que leurs camarades appellent amicalement les «fanfarons». Après une émouvante célébration de son centenaire, la Société Sainte-Cécile amorcera un lent déclin, et s'éteindra après 1967.

À partir des années 1930, les concerts qu'organisera le Petit Séminaire en invitant des artistes prestigieux tels Arthur LeBlanc (un élève de J. A. Gilbert), ou André Mathieu qui, du haut de ses huit ans, impressionne son jeune auditoire de 1937, seront plus courus que les flonflons des pensionnaires.

Malgré la présence de pédagogues d'expérience, tels Raoul Vézina, l'abbé Marc Letarte ou Edwin Bélanger, le mouvement semble irréversible dès le milieu du siècle. Le coup de grâce est donné au début des années 1970, en raison notamment des changements d'habitudes de notre société à l'égard de la musique, et de la suppression du pensionnat du Petit Séminaire. La Société Sainte-Cécile disparue, les instruments de musique vendus, le chant grégorien détrôné par la liturgie moderne, tout semble se liquer pour anéantir plus de trois cents ans de tradition.

L'engagement en 1976 d'un professeur de musique, Guy Le François, va remédier à la situation: en trois ans, l'institution achète de nouveaux instruments. Cent cinquante élèves forment des harmonies et des petits groupes de musique de chambre. En 1992, pour la première fois de son histoire, une harmonie instrumentale d'une trentaine de membres du Petit Séminaire se fait entendre en France.

Tant qu'il y aura dans ses murs des musiciens énergiques, le Petit Séminaire pourra donner à ses élèves la possibilité de s'épanouir et de se retrouver, autour de quelques notes. ♦

Pour en savoir plus:

Gosselin, David. *Les étapes d'une classe au Petit Séminaire de Québec, 1859-1868*. Québec: s.n., 1908.

Plouffe, Hélène. «Petit Séminaire de Québec», dans *Encyclopédie de la musique au Canada*. 2^e édition (à paraître).

Vézina, Raymond. «La Société Sainte-Cécile», dans *Aspects de l'enseignement au Petit Séminaire de Québec (1765-1945)*. Québec: Société historique de Québec, 1968, p. 146-196.

Remerciements à Élisabeth Gallat-Morin pour ses précieux renseignements sur le XVIII^e siècle et à Micheline Fortin pour son assistance aux Archives du Séminaire.

Irène Brisson est musicologue et professeure au Conservatoire de Québec.